

Tous les pénitens de l'Hindoustan se vantent d'un pouvoir surnaturel. Quelques-uns se prétendent vivre des milliers d'années sans prendre la moindre nourriture; on en voit effectivement qui ne boivent ni ne mangent en présence de personne; d'autres annoncent qu'ils découvrent les trésors cachés, ceux-ci qu'ils connaissent l'avenir, ceux-là qu'ils convertissent en or tout ce qu'ils veulent. Si on leur demande comment, avec une si utile faculté, ils croupissent dans la misère, ils répondent qu'ils l'ont reçue non pour leur propre avantage, mais pour celui de leur prochain, et qu'elle cesserait à l'instant s'ils essayaient d'en user pour eux-mêmes. Eux et leurs imbéciles dévots ont toujours à la bouche les mots d'extase, d'entretien avec la divinité, de visions, d'apparitions, enfin de tout ce que l'imposture la plus effrontée peut imaginer pour faire des dupes. Un auteur anglais estime à huit cent mille le nombre de ces vagabonds.

Quelques-uns de ces fanatiques tiennent continuellement les mains et les bras levés au-dessus de la tête; d'autres couchent sur des épines ou des cailloux, sont rongés de vers et de vermine, s'enferment dans des cellules, s'étendent sur des lits armés de pointes de fer, et pour rendre leur pénitence plus méritoire, font allumer à l'entour,

pendant les plus grandes chaleurs, de grosses souches de bois.

Les tadins et les pandarons appartiennent aux castes inférieures. Quelques-uns vivent dans des cages de fer; d'autres se chargent de chaînes pesantes. Ceux-ci se tiennent constamment les poings fermés, en sorte que les ongles leur entrent dans la paume de la main, et finissent par sortir de l'autre côté; ceux-là élèvent les bras pour s'accrocher à quelque branche d'arbre qu'ils ne quittent plus; leurs bras toujours tendus se flétrissent, perdent leurs articulations, et deviennent semblables à un tronc desséché. Il y en a qui restent toujours debout, ne s'appuyant que pendant quelques heures de la nuit sur une corde tendue, jusqu'à ce que leurs jambes enflent d'une manière extraordinaire. Quelques-uns se tiennent sur un seul pied, demeurent les yeux fixés sur le soleil et deviennent aveugles; nombre de ces misérables se font enterrer dans une fosse, la tête en bas, si bien que l'on n'aperçoit que leurs pieds sur lesquels les dévots viennent déposer leurs aumônes. Plusieurs se privent volontairement du service d'un bras et d'une main; quelques-uns poussent le délire jusqu'à se couper la langue. Ceux-ci tournent la tête par-dessus une épaule, et ne changeant plus de position, leur tête finit par rester immobile; ceux-là tiennent les yeux fixés sur le

bout de leur nez, jusqu'à ce qu'ils deviennent incapables de prendre une autre direction, et dans cet état ils prétendent qu'ils voient un feu sacré, ce qui est sans doute une illusion produite par la tension continuelle de cet organe. Un de ces fanatiques mesura la distance de Benarès à Djagrenât en s'étendant par terre, et se relevant successivement dans tout l'espace qui sépare ces deux villes saintes. On en a vu un faire tous les jours, en se roulant à terre, le tour du rocher d'un fort qui a près d'un tiers de lieue de circuit.

Ces énergumènes dont une imagination sombre a brouillé les idées, aspirent par toutes ces pénitences à une perfection imaginaire. Il en est qui, extravagant de bonne foi, n'ont en vue que l'expiation de leurs péchés dans ce monde, et la béatitude dans l'autre vie; le plus grand nombre ne veut que satisfaire sa soif ardente des richesses et des honneurs. Sous l'apparence de l'humilité, ces fourbes cachent un orgueil extrême. Lorsqu'un radjadh superstitieux a besoin de les consulter, il faut qu'il se fasse transporter à leur cabane, car ils ne consentiraient jamais à aller le trouver. Du reste leur nombre n'est pas très-considérable. Ce n'est que par hasard qu'on en rencontre; il en est qui, fatigués de leur solitude, et guéris de leur inconcevable folie, abandonnent la retraite et reviennent vivre dans le monde.

Les tadins ayant adopté pour fête celle du feu, plusieurs persuadent au peuple que cet élément ne leur fait aucun mal; ils se mettent dans la bouche une lampe ardente qu'ils retirent aussitôt. La fête du feu dure dix-huit jours; quand le dernier arrive, on étend par terre, sur un espace d'environ quarante pieds de long, des cendres chaudes et des charbons ardens. Les pénitens qui ont dû pendant les dix-sept jours précédens s'abstenir de la société de femmes, et coucher sur la terre nue, se rendent autour du brasier, la tête couronnée de fleurs, le corps enduit de bouse de vache et bariolé de raies jaunes de safran. On attise de temps en temps les charbons pendant que l'on promène trois à quatre fois à l'entour les images de deux divinités; ensuite les pénitens marchent sur le brasier qu'ils traversent avec plus ou moins de lenteur, selon qu'ils se sentent plus ou moins de courage et de dévotion. Pendant cette course, quelques-uns se chargent de leurs enfans, les autres d'armes pesantes, de lances et de sabres étincelans.

Après la cérémonie le peuple ramasse avec empressement un peu de cendre pour s'en frotter le front, et se dispute les fleurs qui ont couronné ces martyrs volontaires; elles sont conservées précieusement.

Les pandarons sont des pénitens de la secte de

Siva, extrêmement révéres dans plusieurs parties de l'Indoustan pour la sainteté de leur vie. Ils se barbouillent la poitrine, la figure et les bras avec de la cendre de bouse de vache, ils parcourent les rues en demandant l'aumône et en chantant les louanges de Siva; ils portent une queue de paon à la main, et le lingam suspendu au cou. Ils ont en général des colliers et des bracelets d'une graine dans laquelle ils croient que le dieu aime à se renfermer.

Les pandarons qui ont fait vœu de chasteté, se nomment tabachi, ils sont vêtus de toile jaune, avec une toque de même couleur. Ceux dont les habits n'ont pas cette teinte, se marient et vivent en familles; tous subsistent d'aumônes. Ils témoignent leur reconnaissance à ceux qui leur font la charité en leur donnant des cendres de bouse de vache ou de bois de sandal qu'il disent rapporter des lieux saints.

Des femmes se vouent aussi à des actes de pénitence. Les nemessoura-caouri font vœu d'aller chercher de l'eau du Gange, pour la porter à Nemoussin, pagode célèbre du cap Comorin. Cette pénitence est regardée comme une des plus méritoires pour la rémission des péchés. Jamais une femme de haute caste ne fait ce voyage en personne; elle paie pour le faire une autre femme à qui elle donne une somme considérable. Les

vases qui contiennent l'eau sacrée sont placés sur des espèces de nattes attachées par quatre morceaux de bois aux deux extrémités d'un bâton que la dévôte porte sur son épaule.

Les catchi-caouri sont des pandarons qui se font porteurs de l'eau du Gange. Les riches Malabares passent des traités avec ceux qu'ils chargent de leur en apporter; elle est toujours reçue avec de grandes cérémonies. Pour constater qu'elle a véritablement été puisée dans le fleuve sacré, les catchi-caouri ont soin de s'en faire délivrer un certificat par l'officier du lieu, qui de plus appose son sceau sur le vase où elle est renfermée. Tout Hindou qui n'est pas hors de caste peut se faire porteur d'eau du Gange.

La seconde caste, celle des chetris ou guerriers, a donné des souverains à l'Indoustan, quand ce pays était indépendant. Par leurs qualités personnelles ils l'emportent sur leurs compatriotes; ils sont en général grands, bien faits, robustes et vigoureux. Ils sont aussi doués d'un caractère élevé et énergique; ils sont braves, actifs, hardis et pénétrés du sentiment de l'honneur militaire. D'ailleurs ils ne combattent que pour la paie qu'ils reçoivent et pour le pillage; dans l'occasion ils n'épargnent même pas les villages de leurs compatriotes. Ennemis de la discipline et de ses ri-

guez, ils n'entrent qu'avec répugnance dans l'armée anglaise.

Les femmes de cette caste, la moins nombreuse de toutes, particulièrement dans le Bengale, sont jolies et fortement constituées.

Les chetris qui servent dans les armées étrangères n'en observent pas moins les cérémonies prescrites à leur caste; cependant ils ne sont pas aussi superstitieux que les autres Hindous. Ils se familiarisent davantage avec les Mahométans. Quelques tribus de chetris, notamment les Marattes, ont secoué en grande partie un joug si peu convenable à la profession militaire.

Comprimés par l'ascendant que les étrangers ont pris, et par la puissance des Marattes, les chetris sont aujourd'hui bien déchus; ils forment cependant plusieurs états indépendans dans la péninsule de Guzarate et dans quelques autres parties du pays.

Les chetris qui habitent des villages, ont devant leur maison des bazars dont ils tirent un bon revenu en faisant payer un droit à quiconque vient y vendre des marchandises. Les pagodes dans lesquelles se célèbrent les fêtes sont de même assez généralement près de leurs demeures.

Les radjahs sont les princes hindous, comme les nababs sont les princes mahométans. Ils gouvernent despotiquement. Ils amassent de grandes

richesses par leurs exactions; d'ailleurs ils possèdent toutes les terres, et au temps de la récolte, ils font enlever tout le grain, en laissant à peine de quoi subsister aux malheureux cultivateurs.

Quoique les radjahs soient ordinairement pris dans la deuxième caste, on a cependant vu des soudres mêmes parvenir au trône sans pouvoir néanmoins s'élever au-dessus de leur caste. C'est pourquoi il y a des princes dont les cuisiniers se croiraient déshonorés, et le seraient en effet, s'ils mangeaient avec leurs maîtres.

Les radjahs sont vêtus de longues robes de mousseline; ils prodiguent les broderies, l'or et les pierreries dans leur parure. Leur turban diffère essentiellement de celui des Musulmans en ce qu'il se termine en pointe par derrière.

Le luxe des radjahs consiste en femmes, domestiques, éléphants et chevaux. Ils rassemblent à leur cour des savans, des danseurs, des danseuses, des musiciens, des chanteurs, des bateleurs. Des serviteurs se tiennent ordinairement derrière eux, et agitent l'air avec des tchaouris ou éventails de plumes de paon pour chasser les mouches.

Les radjahs sont considérés en raison de leur embonpoint; en conséquence ils font tout ce qu'ils peuvent pour engraisser. Ils mangent beaucoup de ghi ou beurre fondu dans du lait; leur

teint est plus clair que celui des autres Hindous. Toute espèce de nourriture animale leur est interdite, de même qu'aux brahmes; ils poussent le scrupule jusqu'à ne pas vouloir que qui que ce soit touche à l'eau qu'ils boivent, pas même un brahme étranger à leur secte; du reste toutes les castes sont d'une rigidité extrême sur ce point.

Les radjahs se baignent plusieurs fois le jour; avant d'entrer dans le bain, il se frottent d'huile de sénevé. Pendant ces frictions, ils récitent des passages des livres sacrés.

La pagne des rani ou femmes des radjahs, et de toutes les femmes riches, n'est pas de simple toile de coton, comme celle des femmes du commun, à moins qu'elles ne soient en deuil. Elles s'enveloppent des plus belles mousselines ou d'étoffes de soie; la pièce est assez longue pour qu'après avoir fait deux ou trois tours, elle puisse encore former une écharpe qui couvre l'estomac, puis la tête, et enfin le côté. Tout cela est si bien ajusté, que toutes les parties du corps sont cachées, à l'exception des mains, des pieds, d'une petite partie du visage et du dessous du sein. Toutes les femmes, n'importe leur rang et leur condition, vont les pieds nus. Elles y sont tellement accoutumées, que les ronces, les cailloux, la chaleur brûlante de la terre ne les incommode pas, et que celles des basses castes font

très-lestement de très-longs et de très-pénibles voyages. Les femmes riches ornent leurs bras et leurs mains de bracelets et de bagues; elles se passent des anneaux dans le cartilage du nez, elles suspendent de larges pendants à leurs oreilles, plusieurs colliers leur parent le cou, elles chargent aussi d'ornemens le bas de leurs jambes et leurs pieds.

La troisième caste, celle des vaïsius, s'occupe de l'agriculture, du jardinage, de l'éducation du bétail, du commerce des productions de la terre, et des marchandises manufacturées. Comme ils sont ordinairement riches, ils sont bien vêtus, et ont beaucoup de domestiques. Ceux qui font le commerce de détail, assis nonchalamment sur des nattes ou sur un tapis, fument continuellement le houkah, qui est une longue pipe, ou mâchent le betel et s'éventent, en attendant les chalands. Quand il se présente un acheteur, ils étalent leurs marchandises. Ils ne vendent qu'au comptant. Comme ils ne pourraient en voyageant observer strictement toutes les pratiques de leur religion, on en rencontre peu dans le Bengale. Ils ont des sercars ou commis qui parcourent le pays et font leurs achats. Ces commis voyageurs sont la plupart nés dans le sud de l'Hindoustan; ce sont en grande partie des Parsis, des Arméniens ou des Grecs.



Autrefois les vaïsius étaient exempts de service militaire, depuis que les princes hindous entretiennent des armées soldées. ils s'y enrôlent en grand nombre. Les vaïsius qui font le commerce portent le nom de banians. Les vaïsius, de même que les autres castes des Hindous se divisent en plusieurs classes de main droite et de main gauche; l'usage de la viande ne leur est pas interdit.

La caste des soudres est composée des artisans, des ouvriers et des serviteurs; elle est, comme les autres, partagée en plusieurs classes; chaque profession en forme une particulière, dont on ne peut pas sortir. Les soudres sont en général méprisés par les trois autres castes; cependant, à l'exception de ceux qui remplissent des fonctions réputées viles, telles que celles de porchers, de vidangeurs, de fossoyeurs, etc., que les autres castes fuient avec horreur, le soudre dont la conduite est irréprochable, et qui observe exactement les rites religieux de sa caste, ne manquera pas d'obtenir l'estime des Hindous avec lesquels il a des relations.

Quoique dans les livres sacrés des Hindous la prééminence soit attribuée aux vaïsius, les soudres ne reconnaissent pas entièrement par le fait cette suprématie; étant devenus dans plusieurs cantons les plus riches et les plus heureux, ils réclament

une supériorité de rang que le public est assez disposé à reconnaître.

Les principaux livres sacrés des Hindous sont les vedas: ils sont au nombre de quatre, le rig, le yagouch partagé arbitrairement en blanc et en noir, le sama et l'atharva. On croit qu'ils sortirent simultanément de la bouche de Brahma à l'époque de la création; cependant on regarde l'atharva comme le moins ancien des quatre.

Les vedas ont pour base les mantras ou les formules de prières et de louanges adressées aux dieux; elles sont en grand nombre; le rig-veda seul en contient plus de mille. On attribue à beaucoup de formules le pouvoir de charmer et de faire obtenir l'objet d'un souhait particulier; on y remarque par exemple les terribles invocations pour la destruction des ennemis. Le yagouch-veda traite des devoirs de la religion et de la morale, et de la conduite de chaque particulier. Le sama-veda enseigne tout ce qui concerne la science des rites et des cérémonies religieuses, les jeûnes, les fêtes, les purifications, les pénitences, les pèlerinages, les sacrifices, les prières, les offrandes. L'atharva-veda renferme les cinquante-deux oupanichhads que l'on regarde comme offrant une exposition complète du système de la théologie brahmique; ils commencent par l'existence de l'Être suprême, et la création du monde, ensuite

ils parlent de la nature et des attributs des divinités inférieures, d'un état futur, de la transmigration des âmes et de plusieurs autres doctrines.

Les vedas sont principalement écrits en vers, ou plutôt en stances de mesures différentes; le rig-veda en contient près de dix mille. Les vedas ont été répandus sur la terre pour l'instruction du genre humain par les richis qui sont des demi-dieux ou prophètes, fils de Brahma. La lecture n'en est permise qu'aux brahmes; elle leur est fortement recommandée. Ils peuvent, avec certaines précautions, les lire aux chetris. Tout brahme qui aurait la témérité de les profaner en les lisant à d'autres castes, serait ignominieusement et irrévocablement chassé de sa caste, et relégué dans une des plus basses classes du peuple. Ce serait aussi un péché irrémissible pour une personne d'une autre caste que de satisfaire par leur lecture une coupable curiosité.

C'est dans les vedas que les brahmes apprennent à lire; ils acquièrent par cet exercice l'habitude de les répéter par cœur, sans faire aucune attention au sens, pratique qui n'est pas inconnue à plusieurs lecteurs assidus en Europe. Quoiqu'il y ait dans les livres sacrés plusieurs passages qui enjoignent de comprendre les vedas, l'acte de les réciter seulement est considéré comme assurant un haut degré de mérite; c'est pour y parvenir qu'ils

ont inventé plusieurs manières de les répéter qui mettent entièrement hors de question l'intelligence des mots: ils les séparent les uns des autres, et les placent alternativement dans un ordre différent de celui qu'ils occupent, de manière à leur enlever toute espèce de signification. Les exemplaires des vedas sont arrangés exprès pour faciliter cette façon de les lire.

Après les vedas viennent les sastras ou chastras destinés à les commenter et à les expliquer; ils forment un système complet de croyance, de doctrine et de pratique; ils sont divisés en trois parties, comprenant chacune un de ces objets.

Les pouranas suivent les vedas pour la sainteté; ils forment la branche la plus étendue et la plus connue de la littérature des Hindous. Ils sont au nombre de dix-huit, et consistent en une suite de poèmes religieux et poétiques, embrassant l'histoire et les aventures des divinités, soit dans leurs rapports entre elles, soit dans ceux qu'elles ont eus avec les hommes. Ces poèmes sont entremêlés de préceptes, de morales et de dogmes, les uns raisonnables, utiles et sublimes, d'autres puérides et même extravagans. Ils contiennent des descriptions des joies célestes, propres à exalter les âmes, et des tableaux de l'enfer qui sont de nature à les plonger dans le désespoir. On peut donc considérer les pouranas comme formant un répertoire

assez complet de la mythologie, de la morale et de la poésie des Hindous. Les pouranas sont en vers, et si volumineux, que l'on y compte près d'un demi-million de stances.

Les grands poèmes épiques diffèrent peu des pouranas par leur contenu; les principaux sont le mahabarat et le ramayana; ils racontent les hauts faits de héros terrestres: mais ceux-ci ont de si fréquentes relations avec les dieux, et sont doués de tant d'attributs de la Divinité, que les événements sont d'un ordre surnaturel. Ces poèmes sont aussi entremêlés de préceptes dogmatiques et de la doctrine la plus abstraite.

Il règne dans tous ces poèmes et autres livres sacrés une uniformité d'esprit et de ton qui diffère extrêmement de ce que nous sommes accoutumés à trouver et à goûter dans les ouvrages de ce genre. On y observe en général une extravagance sérieuse, et une suite de fictions puériles débitées avec la solennité des oracles, comme si c'étaient des vérités graves et importantes. Les auteurs semblent n'avoir nullement douté de la crédulité de leurs lecteurs, et n'avoir appréhendé que de ne pas leur offrir des contes assez ridicules et assez incroyables. On juge qu'ils ont été écrits par des hommes étrangers aux scènes du grand monde, ou aux affaires importantes de la vie humaine, et uniquement préoccupés des habitudes

de la vie domestique, qui ont donné un libre essor à leur imagination, l'ont laissée errer dans un monde idéal, et l'ont familiarisée avec les idées de l'univers, de l'immensité et de l'éternité; c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer un mélange fréquent des pensées les plus sublimes avec les plus communes et les plus triviales.

Quant à l'expression des passions, les poèmes des Hindous dans lesquels il est question de l'amour, déploient une richesse et une chaleur d'imagination combinée avec quelque chose d'artificiel et de déguisé. L'enthousiasme de l'amour y est étudié et métaphysique, il n'a pas cet élan qui est le type de la vérité. Il y a une profusion fatigante de fleurs, de jardins, de zéphyr balsamiques, des douceurs et des pompes de la nature. Ces poèmes s'adressent aux sens et à l'esprit plutôt qu'au cœur. Au milieu de leur délire ils conservent un caractère noble et religieux, et quoique la décence y soit souvent assez mal conservée, cependant on a recours à un voile d'allégorie et d'interprétation mystique pour que les hommes pieux et scrupuleux puissent les lire.

Les Hindous ont aussi des compositions dramatiques. Le sujet en est le plus souvent héroïque. Ces pièces ne se bornent pas à une seule action de la vie d'un héros; elles en embrassent le plus souvent toute l'histoire. Un des meilleurs ouvrages